

## **Ken Loach, mourir en Aragon. Le cinéaste anglais met les pieds dans le plat de la guerre d'Espagne.**

Par Phil Casoar - 4 octobre 1995

[https://next.liberation.fr/culture/1995/10/04/ken-loach-mourir-en-aragon-le-cineaste-anglais-met-les-pieds-dans-le-plat-de-la-guerre-d-espagne\\_148036](https://next.liberation.fr/culture/1995/10/04/ken-loach-mourir-en-aragon-le-cineaste-anglais-met-les-pieds-dans-le-plat-de-la-guerre-d-espagne_148036)

La face cachée de la guerre d'Espagne: voici ce que montre pour la première fois à l'écran Land and Freedom. Rompant avec le mythe des bons antifascistes tous unis contre Franco, Ken Loach met en scène les rivalités sanglantes dans le camp républicain et les manigances criminelles des staliniens. Land and Freedom est également le premier film situé sur un théâtre du conflit toujours oublié: le front d'Aragon, celui des pouilleux et des hérétiques, celui des milices anars les plus mal équipées, privées d'armes par Moscou. Enfin, le premier film montrant que, loin d'avoir tous été enrégimentés dans les Brigades internationales, étroitement contrôlées par les communistes, des volontaires étrangers avaient aussi rejoint les colonnes anarchistes et poumistes.

En réalité, Land and Freedom est moins un film sur la guerre d'Espagne que sur la révolution sociale menée par les anarcho-syndicalistes, le POUM (Partido obrero de unificación marxista, petit parti marxiste antistalinien, mais brouillé avec Trotski [voir encadré]) et les socialistes de gauche pendant les premiers mois du conflit.

Le danger était grand de tomber dans un didactisme pataud, de s'égarer dans les méandres d'un conflit politiquement inextricable (même Orwell admettait avoir eu du mal à s'y retrouver au début parmi le fourmillement des sigles des partis: CNT-FAI, UGT, Poum, Psuc, UGT, JCI, JSU, etc.: «L'on eût dit, à première vue, que l'Espagne souffrait d'une épidémie d'initiales.») D'ailleurs, l'itinéraire de David, le jeune héros du film, à travers la guerre civile espagnole semble épouser celui de George Orwell tel qu'il l'a narré dans Hommage à la Catalogne: le départ d'Angleterre, l'engagement par hasard dans la milice du Poum, l'exercice dans la caserne Lénine à Barcelone, l'hiver dans les tranchées boueuses, la blessure stupide, la tentation de s'enrôler dans les Brigades, les combats de rue des journées de mai, le retour amer sur le front, les arrestations des poumistes, la fuite d'Espagne.

Land and Freedom Terre et liberté: le titre du film de Ken Loach était aussi celui de l'hebdomadaire de la FAI (Fédération anarchiste ibérique), Tierra y libertad. Quand on lui demande pourquoi David rallie le POUM plutôt que les anarchistes, Ken Loach répond que lui et son scénariste, Jim Allen, se sentent plus proches politiquement du POUM: «Ça, c'est la première raison. La seconde, c'est que nous voulions montrer les événements de mai 1937 à Barcelone. Or le premier parti à être attaqué fut le POUM, parce qu'il était petit et vulnérable. Donc, nous voulions que notre personnage principal soit avec ce parti. Mais nous étions conscients que le principal élan de la révolution en marche venait des anarchistes, numériquement beaucoup plus forts. C'est pourquoi bien que ça n'apparaisse pas tout à fait dans le film terminé dans la préparation, nous voulions que Blanca (ndlr: l'héroïne du film) soit d'une famille anarchiste.»

Contrairement à ce que Land and Freedom pourrait laisser supposer, anarchistes et poumistes ne s'entendaient pas vraiment comme larrons en foire, même si au front les divergences idéologiques s'estompaient dans la solidarité des tranchées. Aux yeux des anars, les marxistes dissidents du POUM ne valaient guère mieux que les staliniens. Les libertaires espagnols n'oubliaient pas que Lénine et Trotski avaient liquidé les marins de Kronstadt et les insurgés makhnovistes d'Ukraine. Toutefois, en mai 1937, quand les ouvriers anarcho-syndicalistes de Barcelone se soulevèrent contre les provocations communistes, les poumistes firent front commun avec eux derrière les barricades.

Ken Loach a forcément fait des impasses historiques, avec les risques de simplification et de manichéisme que ça comporte. Par exemple, l'évocation du procès monté par les staliniens contre le POUM, l'accusant d'espionnage pour le compte de Franco, paraît un peu nébuleuse. Le profane n'aura qu'une mince idée des mensonges à dormir debout fourbis par les communistes, et de la politique de terreur instaurée par leurs tchékas en zone républicaine.

A cela, Ken Loach rétorque qu'il ne voulait pas faire un film à thèse: «Le film doit coller à l'expérience des gens, et nous ne voulions pas soudain passer aux agissements des staliniens, nous voulions introduire ça dans la relation entre Blanca et David, ne pas s'écarter de cette relation et refléter les choses au travers. En fin de compte, il faut essayer de rester fidèle aux personnages, parce que dès que vous commencez à vous dire: Il faudrait un porte-parole de ceci, un porte-parole de cela, mieux vaut laisser tomber.»

C'est là que se trouve toute la force de Ken Loach, dans son talent pour abolir les artifices d'une reconstitution historique parfois étriquée, grâce à la justesse instinctive de jeunes comédiens peu ou pas connus, mêlés à des amateurs, filmés de façon quasi documentaire. Ces garçons et filles en bleus de chauffe dans les sierras d'Aragon, qui blaguent, flirtent, rient et se disputent, insultent vertement les franquistes qui leur font face, mangent en maugréant les sempiternels haricots de l'ordinaire, un vieux mauser calé entre les genoux, un foulard rouge ou noir et rouge autour du cou, Ken Loach les arrache aux photos sépia, aux bandes grises et tremblotantes des actualités d'époque, et nous les restitue vivants, jeunes, intacts.

La contrepartie de la sympathie de Ken Loach envers ses personnages, c'est qu'il n'y a dans le film aucune ambiguïté au sein du camp des révolutionnaires. Ken Loach montre la lumière, jamais les ombres. Les dilemmes qu'affrontent ses jeunes idéalistes sont ceux des choix entre différentes lignes politiques (faut-il mener guerre et révolution de pair, ou d'abord gagner la guerre? faut-il accepter la militarisation des milices, le retour aux grades et à la discipline de caserne?), pas ceux de la fin et des moyens de la révolution. Jamais ils ne sont vraiment confrontés aux aspects les plus injustifiables de la violence révolutionnaire (et inutile de dire que, dans cette guerre, on avait vite fait de vous coller au mur).

Bien sûr, on assiste à l'exécution d'un prêtre. Mais ce curé est clairement désigné comme un franc salaud, qui a canardé les miliciens de son clocher, mouchardé de jeunes anarchistes aux franquistes. On ne peut oublier pourtant que plus de 6.000 religieux furent massacrés dans les premiers mois du conflit. Tous n'avaient pas tiré du haut des églises.

Beaucoup de volontaires étrangers engagés dans les colonnes anarchistes furent choqués par les exécutions sommaires. L'écrivain Georges Navel, qui combattit brièvement avec la colonne Ascaso, observant six prêtres promis au peloton, notait: «Je ne peux pas ne pas me sentir soulevé de compassion devant cette détresse.» La philosophe Simone Weil, qui fut membre du groupe international de la colonne Durruti, bouleversée par des exactions que lui rapportaient des camarades anarchistes français également indignés, écrivit: «Une telle atmosphère efface aussitôt le but même de la lutte.»

Pour Ken Loach, dans le film, c'est une fois encore affaire de priorités: «Quand on en arrive à la question de l'Eglise, oui, certains prêtres étaient pires que d'autres, et certains que nous (sic!) n'aurions pas voulu exécuter furent exécutés. Je n'aurais tué personne, je ne suis pas en faveur de la peine de mort, mais je peux comprendre la colère. L'important était de montrer aux spectateurs que l'Eglise se tenait derrière les fascistes, qu'en tant qu'institution elle soutenait Franco.»

Ken Loach, en dépit de ses inébranlables convictions gauchistes, ne tombe jamais dans le prêchi-prêcha militant (bien que le film soit ouvertement, naïvement partisan). Même si l'on refuse d'avalier docilement drapeaux rouges, faucilles et marteaux, poings levés et Internationale rebattue, mine de rien, le film pince le cœur. Cela tient à la sensibilité de Ken Loach, qui sait traduire habilement les rébarbatives dissensions politiques par des déchirements individuels.

Le livre d'Orwell Hommage à la Catalogne s'ouvre sur une scène emblématique: la brève rencontre de l'auteur, dans la caserne du POUM à Barcelone, avec un volontaire italien dont le visage farouche, «celui d'un homme capable de tuer ou de donner sa vie pour un ami, le genre de visage que l'on prêterait volontiers à un anarchiste», l'émut profondément. A tel point qu'Orwell consacra aussi au milicien italien un poème qui se termine ainsi: «Mais ce que j'ai vu sur ton visage »Nul pouvoir ne peut t'en déposséder »Nul éclat de bombe jamais Ne brisera l'esprit de cristal.»

Au-delà des querelles idéologiques parfois bien datées et des controverses historiques, Ken Loach parvient à invoquer cet «esprit de cristal», l'impalpable et fugace sentiment de liberté, de rédemption et de dignité

qu'ont éprouvé bien des protagonistes de la révolution espagnole. Quand on lui demande si *The Crystal Spirit* est l'élément essentiel de son film, Ken Loach, qui connaît parfaitement le poème d'Orwell, n'hésite pas: «Oui. Parce que l'essentiel du film est de dire: "Vous n'avez pas à vivre à genoux».